

**Éducation, transmission, rénovation à la Renaissance, textes réunis par Bruno Pinchard et Pierre Servet, Genève, Droz, « Cahiers du GADGES » n° 4, 2006. Un vol. de 336 p.**

Dans ce recueil sont réunis les actes d'un colloque qui s'est tenu en décembre 2003 à l'Université Jean-Moulin, sous le patronage de Madame Jacqueline de Romilly, et dans un esprit de fidélité à l'appel qu'elle lança pour l'ouvrir : participer au réveil de l'humanisme en contribuant, par nos études, à maintenir l'élan d'une Renaissance.

C'est à Pierre Magnard qu'il revient d'inaugurer la première section, « Principes » : il se demande justement ce qu'est une renaissance, et par sa méditation, rappelle notre siècle aux valeurs d'un humanisme fondamentalement ouvert. Jean-Louis Vieillard-Baron met en avant l'universalité de l'enseignement et le souci de l'autre dans ce que devrait être l'éducation contemporaine, pour devenir vraiment humaniste. Au rebours de l'idée selon laquelle l'humanisme de la Renaissance s'est constitué par un retour à Platon, Jean-François Mattéi montre que l'*homo humanista* s'est mobilisé contre l'espace extérieur du monde, inversant ainsi l'effort platonicien. De la fin du Moyen Âge jusqu'à Montaigne et Aubigné, Pierre Servet donne à voir l'apparition d'une « nouvelle scène pédagogique » : l'éducation des enfants par leur père. Il la met en rapport avec l'émergence de paternités et filiations symboliques en littérature. Cynthia Fleury rappelle opportunément que l'humanisme n'appartient pas en propre au monde occidental : sa présentation du penseur perse Sohrevardî (XII<sup>e</sup> siècle) et de sa philosophie mystique nous fait découvrir une autre renaissance, dans laquelle ont brillé des orientes plus intimes.

La deuxième section porte sur les « Innovations ». Jean-Claude Margolin étudie d'abord le rôle de la mémoire dans les principes pédagogiques d'Érasme, mais élargit progressivement sa réflexion à la conception de l'histoire qui fut celle de ce « citoyen du monde », puis à la rémanence dans son œuvre d'une mémoire spontanée : celle du moi profond. Olivier Millet expose la manière dont Calvin conçoit son rôle de prédicateur et justifie sa propre autorité : les compétences philologiques et rhétoriques que suppose son magistère permettent de nuancer l'anti-humanisme du réformateur genevois. Thomas Berns analyse l'intérêt de la Renaissance, notamment de Bodin, pour l'institution romaine du censeur, qui se situe à la rencontre des sphères économique et politique, et superpose à la connaissance statistique de la population le contrôle des sujets par eux-mêmes. Le Père Dominique Bertrand voit dans le sens du service la raison principale pour laquelle les Jésuites se sont chargés si souvent de fonctions éducatives, avant même la mort d'Ignace de Loyola, et bien que leur Société ne fût pas partie des congrégations enseignantes. Jean Céard lit l'œuvre juridique de Budé d'après sa démarche encyclopédique, qui se définit comme un cheminement circulaire parmi les arts : ou mieux encore, comme un tournoiement, dont la sagesse chrétienne serait à la fois le centre et le sommet. Après en avoir défini les différentes formes, notamment dans leur écart avec la tradition humaniste classique, Enrico Nuzzo détermine les conditions d'une éducation à la « vie civile » chez Giordano Bruno. Julius Domanski voit dans l'*Enchiridion militis Christiani* une étape majeure de la formulation, par Érasme, d'un usage chrétien du patrimoine littéraire classique qui tient dans le choix des œuvres, et dans la définition des belles-lettres comme apprentissage transitoire. Michael J. B. Allen, partant d'une réflexion sur l'astrologie de Ficin, étudie sa description des états de l'âme et du corps à l'approche de la mort, et leurs rapports avec la métaphysique de la lumière qui s'élabore, en particulier, dans la *Théologie platonicienne*.

La dernière section est celle des « Métamorphoses ». Jean-Jacques Wunenburger interprète l'utopie de Thomas More comme une parabole éducative, échappant aux excès du pessimisme, mais évitant les dangers d'une trop grande confiance dans les pouvoirs de l'homme sur l'histoire. Claude-Gilbert Dubois définit quant à lui l'utopie comme un genre essentiellement contradictoire, qui appelle à un changement, mais en gèle les effets ; qui procède d'une volonté de rénovation, mais restitue le plus souvent un ordre originel. Paloma Otaola

Gonzalez affirme, malgré les controverses entourant cette notion, qu'il existe à la Renaissance un « humanisme musical », fondé sur le retour aux textes anciens, d'inspiration pythagoricienne surtout, et qui promeut la fonction civilisatrice de cet art. Ilana Zinguer décrit la méditation de Léon L'Hébreu dans ses *Dialoghi d'amore* en la situant par rapport aux motifs utopiques, ainsi qu'à ses différentes sources : platoniciennes, bibliques, kabbalistiques. Frédéric Vengeon, en étudiant la figure du Profane dans le *De mente* et dans le *De sapientia* de Nicolas de Cues, cherche à comprendre comment l'affirmation de l'homme qui s'y donne à lire peut être conciliée avec l'infinité de la perfection divine. Bruno Pinchard, parcourant quelques scènes fondatrices de la mythologie pantagruélique, met au jour chez Rabelais une éducation qui conduit à la libre dilatation du corps, et tente de réparer la blessure initiale : cette « énorme solution de continuité » qui traumatiserait jusqu'au Diable lui-même.

C'est par l'ampleur des sujets abordés et la diversité des perspectives adoptées que se signale le plus ce recueil. On regrettera peut-être que les tout premiers articles soient un peu généraux et que certaines coquilles retardent la lecture, par moments. Mais on se réjouit avant tout que se soient ainsi rencontrées les approches littéraire et philosophique, qui permettent aux notions d'humanisme et de Renaissance de se recréer d'un article sur l'autre. Car il s'agit finalement moins d'éducation, de transmission, de rénovation à la Renaissance que dans des Renaissances souvent très différentes : et l'on ne peut que se féliciter de cette réussite.

Tristan VIGLIANO